



HAL
open science

Un post-scriptum inédit et “grossier” dans une lettre de Baudelaire

Antoine Compagnon

► **To cite this version:**

Antoine Compagnon. Un post-scriptum inédit et “grossier” dans une lettre de Baudelaire. L'année Baudelaire, 2013, Baudelaire en Italie, 17. hal-01336385

HAL Id: hal-01336385

<https://hal.science/hal-01336385>

Submitted on 23 Jun 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un post-scriptum inédit et « grossier » dans une lettre de Baudelaire

Un superbe exemplaire de la première édition des *Fleurs du Mal*, exemplaire dans lequel se trouve insérée, parmi d'autres trésors, une lettre de Baudelaire à Auguste Poulet-Malassis où figure un curieux post-scriptum inédit, est passé en vente le 18 juin 2014 à New York, lors de la dispersion chez Christie's de la collection de Huguette Clark, décédée en 2011 à l'âge de 104 ans : « "An American Dynasty: The Clark Family Treasures", Sale 3479, New York, Rockefeller Plaza, 18 June 2014. »

Le lot 25 était décrit en ces termes :

« BAUDELAIRE, Charles (1821-67). *Les Fleurs du Mal*. Paris: Poulet-Malassis et de Broise, 1857.

12° (185 x 118mm). Half title, title in red and black with publisher's device.

EXTRA-ILLUSTRATED: Containing two autograph letters by Baudelaire (see below), one by Bracquemond and two by Champfleury; two portraits of the author; original drawings and proof etchings and 33 ornamental head- and tail-pieces by Bracquemond for an illustrated edition of *Les Fleurs du Mal*. Preceded by a letterpress description of the contents that omits the presence of the two letters by Baudelaire.

BINDING: Fin-de-siècle mosaic binding for Samuel Putnam Avery by CHARLES MEUNIER, tooled in gold and silver, colored inlays of flowers and symbols of death and evil, similiarly tooled, decorated and inlaid morocco doublures, purple water-silk linings, gilt and elaborately gauffered edges, two pierced metal clasps and catches with skull designs. Housed in a full morocco case, the inside with two raised-panel doors similarly tooled and with a skull-shaped metal pull, lined in silk.

PROVENANCE: Samuel Putnam Avery (binding; his sale The Anderson Galleries, 10 November 1919, lot 73).

FIRST EDITION, FIRST ISSUE, with the six suppressed poems. Five to six weeks after the publication of *Les Fleurs du Mal*, following the judgement on August 20, Baudelaire was successfully prosecuted and fined for offending public morals, and the publisher was ordered to remove six poems from the work (which the present copy retains). These poems were deleted from the second edition, published in 1861. The amendments to "Femmes Damnées" substitute the name "Marguerite" for "Hippolyte", deletes the 24th stanza, and make substitutions in the final stanza. Carteret I pp. 118-123.

[Bound in at end:] BAUDELAIRE, Charles. Autograph letter signed ("Ch. Baudelaire") to his publisher Auguste Poulet-Malassis, [Paris], 9 December 1856. Two pages, 8vo, with integral address panel.

At the height of Baudelaire's creative powers, Baudelaire writes eight months prior to the publication of *Les Fleurs du Mal* to the book's publisher, his friend and creditor Auguste Poulet-Malassis. Baudelaire discusses corrections needed to *Les Fleurs du Mal*, the size of the edition, the translation of Edgar Allan Poe's *Arthur Gordom Pym* and asks to put aside for him all he can find by and about Choderlos de Laclos (author of *Les Liaisons dangereuses*).

[And bound with:] BAUDELAIRE, Charles. Autograph letter signed with initials to an unknown correspondent, 8 January 1860. Three pages, 8vo.

Baudelaire writes about changes in large prints by Paul Mòrgon (?), who asked Baudelaire if the stories of Poe should not be attributed to a committee of writers. He writes about Poe's "Murders in the Rue Morgue" and ends with a postscript about Victor Hugo, stating that Hugo keeps sending him such stupid letters that it inspires him to write an essay about how, by some fatal law, a genius is always an idiot. »

Les enchères ont atteint la somme de 293 000 dollars, soit trois fois l'estimation de 80 000 à 100 000 dollars, notamment en raison de la riche reliure de Charles Meunier.

C'est toutefois la seconde lettre de Baudelaire encartée à la fin du volume qui apporte du nouveau. Elle est datée du 8 janvier 1860. Sa description dans le catalogue est bizarrement déficiente, alors que celle de la reliure est précise (elle reprend celle de la vente de 1919), mais une excellente reproduction photographique permet de suppléer aux lacunes de la description : (1) le destinataire de cette lettre n'a rien d'un inconnu, puisqu'il s'agit de Poulet-Malassis, comme pour la première lettre de Baudelaire¹ ; (2) la lettre n'est nullement inédite et tous les baudelairiens la connaissent, puisqu'elle a été publiée dès 1887 par Eugène Crépet dans *Charles Baudelaire : Œuvres posthumes et correspondances inédites précédées d'une étude biographique*, puis reprise dans toutes les éditions ultérieures de la correspondance de Baudelaire, jusqu'à celle que Claude Pichois et Jean Ziegler ont procurée dans la « Bibliothèque de la Pléiade » en 1973 (I, 654-656) ; (3) il n'y est pas question des gravures d'un certain « Paul Mòrgon (?) », conjoncture plaisante des rédacteurs du catalogue de Christie's, mais tout simplement de Charles Meryon, le dessinateur et graveur, ancien officier de marine et grand fou, dont Baudelaire admirait les eaux-fortes qui donnaient aux monuments de Paris un aspect fantastique. Baudelaire, dans cette longue et belle lettre, raconte à Poulet-Malassis la visite que Meryon lui a rendue à l'hôtel de Dieppe, rue d'Amsterdam. Meryon, maniaque de sciences cabalistiques, lui avait écrit, par lapsus, à l'hôtel de Thèbes (la lettre était tout de même arrivée), et ce n'était que la première des bizarreries et superstitions qu'il devait révéler au cours de leur entretien. La lettre est l'une des plus importantes que Baudelaire consacre à Meryon, au moment où il entre en contact avec lui et envisage de publier chez Poulet-Malassis des gravures de Meryon accompagnées de textes de lui en prose, projet qui capotera en raison des excentricités du graveur. Baudelaire termine la lettre en donnant à Poulet-Malassis des nouvelles de Constantin Guys, « charmant, plein d'esprit ».

Or, entre le long récit de la visite de Meryon et les cours paragraphe sur Guys, la lettre présente un important post-scriptum qu'Eugène Crépet n'avait pas osé reproduire en 1887 (il avait seulement donné le second, sur Guys, et non pas sous la forme d'un post-scriptum, mais dans le corps de la lettre, au-dessus et non au-dessous de la signature « C. B »). Aucun des éditeurs successifs, Féli Gautier en 1906,

¹ Voir celle-ci dans la *Correspondance* de Baudelaire, éd. C. Pichois et J. Ziegler, Gallimard, « Pléiade », I, p. 363-365.

Yves-Gérard Le Dantec en 1933, Jacques Crépet en 1947-1953, puis C. Pichois et J. Ziegler, n'avait eu l'occasion de revoir cette lettre, passée dans la collection de Samuel Putnam Avery (1822-1904), le grand marchand de New York, lequel avait fait faire la luxueuse reliure de son exemplaire de la première édition des *Fleurs du Mal* et l'avait truffé de divers documents². Sa collection fut dispersée en 1919³, et la localisation de la lettre était inconnue depuis cette date, soit près d'un siècle. Huguette Clark (1906-2011), richissime et originale héritière, était la fille de William A. Clark (1839-1925), industriel et homme politique, « roi du cuivre » et sénateur du Montana, l'une des plus grandes fortunes américaines de tous les temps.

La lettre présente donc un post-scriptum qu'Eugène Crépet avait censuré en 1887 :

A. Hugo continue à m'envoyer des lettres stupides.
~~parfois même très intéressantes.~~ Il efface le mot trop
 gros que si j'osais d'écrire pour dire simplement
 que 'un ad' ad' ad'. Cela m'inspire tout d'un coup, que
 si j'ai des pouvoirs à l'égard un esprit pas prouvé
 que, par une loi fatale, la folie est toujours bête.

Jouis et moi, nous sommes pleinement satisfaits.
 C'est un homme charmant, plein d'esprit; et il
 n'est pas ignorant, comme tous les écrivains.

² En janvier 1891, la lettre était en vente chez Eugène Charavay, expert, 8, quai du Louvre, sous la rubrique « Autographes à prix marqués », pour la somme de 40 francs (*Revue des autographes, des curiosités de l'histoire et de la biographie*, janvier 1891, p. 3).

³ *Rare and Valuable Books and Bindings Collected by the Late Samuel P. Avery of New York*, New York, The Anderson Galleries, 1919, lot 73, p. 11 : « A beautiful and fascinating copy. [...] An elaborate specimen of Meunier's work, executed for Mr. Avery. The book is EXTRA-ILLUSTRATED by the insertion of 2 Autograph Letters of Baudelaire, 1 of Bracquemond, and 2 by Champfleury; 2 portraits of the author, original drawings and proof etchings and 33 ornamental head- and tail-pieces by Bracquemond. » Le lot fut acheté le 10 novembre 1919, premier jour d'une vente de trois jours, par George D. Smith, collectionneur et marchand de New York, pour 975 dollars.

Ce post-scriptum commençait ainsi : « V. Hugo continue à m'envoyer des lettres stupides. » Baudelaire avait ensuite écrit quelques mots, puis les avait biffés soigneusement pour les rendre illisibles, avant de commenter sa correction et de proposer une autre rédaction : « J'efface le mot trop grossier que je viens d'écrire pour dire simplement que *j'en ai assez*. Cela m'inspire tant d'ennui, que je serais disposé à écrire un essai pour prouver que, par une loi fatale, le *génie* est toujours *bête*. » Deux ans seulement après la mort de Victor Hugo, Eugène Crépet jugea inconvenant de rapporter ce propos de Baudelaire, même édulcoré, privé du « mot trop grossier ».

Dans son extrême irritation contre Victor Hugo, Baudelaire, avant de se reprendre, avait commencé par s'abandonner à une grossièreté. Quel était le motif de sa colère ? Il venait, le 7 décembre 1859, d'envoyer à Hugo un poème : « Voici des vers faits pour vous et en pensant à vous. Il ne faut pas les juger avec vos yeux trop sévères, mais avec vos yeux paternels. » (C, I, 622-623.) Il s'agissait du *Cygne*, l'un des plus beaux poèmes composés en 1859 pour la section des *Tableaux parisiens* de la nouvelle édition des *Fleurs du Mal*, poème qui sera en effet dédié à Hugo en 1861. Baudelaire concluait ainsi son offrande : « Veuillez agréer mon petit symbole comme un très faible témoignage de la sympathie et de l'admiration que m'inspire votre génie. » (C, I, 623.)

Ce fut le remerciement de Hugo qui exaspéra Baudelaire. Hugo lui écrivit dès le 18 décembre 1859, de Hauteville House : « Comme tout ce que vous faites, Monsieur, votre *Cygne* est une idée. Comme toutes les idées vraies, il a des profondeurs. Ce cygne dans la poussière a sous lui plus d'abîmes que le cygne des eaux sans fond du lac de Gaube. Ces abîmes, on les entrevoit dans vos vers d'ailleurs pleins de frissons et de tressaillements. *La muraille immense du brouillard, la douleur, comme une bonne louve*, cela dit tout, et plus que tout. Je vous remercie de ces strophes si pénétrantes et si fortes. » (LAB, 189-190.)

Hugo réagissait de manière convenue à l'une des images les plus réussies de Baudelaire sur les transformations de Paris qui avaient détruit le quartier du Carrousel :

Un cygne qui s'était évadé de sa cage,
Et, de ses pieds palmés frottant le pavé sec,
Sur le sol raboteux traînait son blanc plumage.
Près d'un ruisseau sans eau la bête ouvrant le bec

Baignait nerveusement ses ailes dans la poudre,
Et disait, le cœur plein de son beau lac natal :
« Eau, quand donc pleuvras-tu ? quand tonneras-tu, foudre ? »

Ce qui avait tant fâché Baudelaire dans la lettre de Victor Hugo, c'étaient tous ces mots – *idée, profondeur, frisson, tressaillement, pénétration, force* – qui sonnaient comme des clichés. Et l'allusion au lac de Gaube, que Victor Hugo avait visité dans les Pyrénées en 1843, réduisait la superbe allégorie du cygne à un détail réaliste. Hugo, aux yeux de Baudelaire, prouvait la proximité du génie et de la bêtise : « par une loi fatale, le *génie* est toujours *bête* », ainsi concluait Baudelaire.

Revenons toutefois sur le « mot trop grossier » sur Hugo que Baudelaire biffa après un premier mouvement d'humeur. Aidé dans ma lecture par quelques amis – en particulier par Aurélia Cervoni –, il me semble que l'on peut tout de même déchiffrer ce que Baudelaire avait d'abord écrit : « Vraiment il m'emmerde. » C'était en effet mal embouché. Voilà comment le poète du *Cygne* parlait dans l'intimité du poète des *Châtiments*.

Antoine Compagnon

Lettre de Baudelaire à Poulet-Malassis, 8 janvier 1860.

Ce que je vous écris ce soir vaut la peine d'être écrit. M. Méryon m'a envoyé sa carte, et nous nous sommes vus. Il m'a dit : Vous habitez un hôtel dont le nom a dû vous attirer, [2 ou 3 mots biffés] à cause de la ressemblance du rapport qu'il a avec vos, je présume, avec vos goûts. — alors j'ai regardé l'enveloppe de sa lettre. Il y avait : hôtel de *Thèbes* ; et cependant la lettre m'était arrivée. — Dans une de ses grandes planches il a substitué à un petit ballon une nuée d'oiseaux de proie, et comme je lui faisais remarquer qu'il était invraisemblable de mettre [1 mot biffé] aigles <tant d'aigles> dans un ciel parisien, il m'a répondu que cela n'était pas dénué de fondement, puisque *ces gens-là* (le gouvernement de l'empereur) avaient souvent lâché des aigles pour étudier les présages suivant le rite, — et que cela avait été imprimé dans les journaux, même dans le *Moniteur*.

Je dois dire qu'il ne se cache en aucune façon de son respect pour toutes les superstitions ; mais il les explique mal, et il voit de la cabale partout.

Il m'a fait remarquer dans une autre de ses planches que l'ombre portée par une des maçonneries du pont-neuf sur la muraille //

latérale du quai représentait exactement le profil d'un sphinx, — que cela avait été de sa part tout à fait involontaire, et qu'il n'avait remarqué cette singularité que plus tard, en se rappelant que ce dessin avait été fait peu de temps avant le Coup d'état ; or le prince est l'être actuel, qui, par ses actes et son visage, ressemble le plus à un *sphinx*.

Il m'a demandé si j'avais lu les nouvelles d'un certain Edgar Poe. Je lui ai répondu que ~~e'était~~ je les connaissais mieux que personne, et pour cause. Il m'a demandé alors d'un ton très accentué si je croyais à la réalité de cet Edgar Poe. Moi je lui ai demandé naturellement à qui il attribuait toutes ses nouvelles. Il m'a répondu : à une société de littérateurs très habiles, très puissants, et au courant de tout. Et voici une de ses raisons : *La Rue Morgue*. J'ai fait un dessin de la ~~Morgue~~ Morgue. Un *orang-outang*. On m'a souvent comparé à un singe. Ce

singe assassine *deux femmes, la mère et sa fille*. Et moi aussi j'ai assassiné moralement *deux femmes, la mère et sa fille*. J'ai toujours pris le roman pour une allusion à mes malheurs. Vous me feriez bien plaisir, si vous pouviez retrouver la date où Edgar Poe (en supposant qu'il n'ait été aidé par personne) a composé ce ~~livre~~ conte, pour voir si cette date coïncide avec mes aventures.

Il m'a parlé avec admiration du livre de Michelet sur Jeanne d'Arc ; mais il est convaincu que ce livre n'est pas de Michelet.

Une de ses grandes préoccupations, c'est la science //

cabalistique ; mais il l'interprète d'une façon étrange, à faire rire un cabaliste.

Ne riez pas de tout ceci avec de méchants bougres. Pour rien au monde, je ne voudrais nuire à un homme de talent, et celui-là est plus intéressant que Montégut⁴.

~~Quand Apr~~ Après qu'il m'a quitté, je me suis demandé comment il se faisait que moi qui avais toujours eu dans l'esprit et dans les nerfs tout ce qu'il fallait pour devenir fou, je ne l'étais <le fusse> pas devenu. Sérieusement, j'ai adressé au ciel les remerciements du Pharisien.

C. B.

Dimanche soir 8 janvier 1860

V. Hugo continue à m'envoyer des lettres stupides. ~~Vraiment il m'emmerde~~. J'efface le mot trop grossier que je viens d'écrire pour dire simplement que *j'en ai assez*. Cela m'inspire tant d'ennui, que je serais disposé à écrire un essai pour prouver que, par une loi fatale, le *génie* est toujours *bête*.

Guys et moi, nous sommes pleinement réconciliés. C'est un homme charmant, plein d'esprit ; et il n'est pas ignorant, comme tous les littérateurs.

⁴ Eugène Crépet a aussi omis en 1887 cette allusion à Émile Montégut (1825-1895), le critique littéraire de la *Revue des Deux Mondes*. Voir Burkhart Küster « Baudelaire et Montégut d'après des lettres inédites de Banville et Des Essarts », *Revue d'histoire littéraire de la France*, 75^e année, n° 4, juillet-août 1975, p. 620-627.